

## PROLOGUE

Bruno Latour  
*in Sophie Houdard et al., Humains, non-humains*

La Découverte | « Hors collection Sciences Humaines »

2011 | pages 75 à 80

ISBN 9782707165190

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/humains-non-humains---page-75.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



---

« *Faire (de) la politique* »

# Prologue

---

Bruno Latour

La théorie politique hésite toujours sur son objet exact. Doit-elle s'intéresser à l'institution politique, c'est-à-dire à tout l'étrange et assez confus amalgame qui depuis au moins le xvii<sup>e</sup> siècle broie dans le même creuset le droit, les médias, les rapports de force, l'opinion, les élections et tout l'appareillage du gouvernement dit, bien à tort, représentatif ? Doit-elle suivre au contraire ce qui ne fait pas du tout, pas encore, pas tout à fait partie de l'institution politique mais qui, par une succession de métamorphoses, va peut-être le devenir ou, au contraire, cesser de l'être ? Doit-elle s'attacher à suivre ce qui dans la politique échappe justement aux règles, au sens commun, à la morale ordinaire et que l'on poursuit, depuis au moins Aristote, dans la recherche d'une situation exceptionnelle ? L'hésitation est parfois décourageante pour fonder une « science politique », mais elle est aussi féconde car elle permet d'imaginer d'autres voies d'entrée.

Les auteurs réunis ici ont en commun d'avoir fait un pari de méthode : puisqu'il semble tellement difficile de trouver de quel objet s'occupe la théorie politique, pourquoi ne pas s'intéresser aux *objets* justement ? Tous, par des moyens divers et selon des angles d'attaque différents, partagent l'esprit de cette révolution copernicienne — la vraie, celle de Copernic, pas celle de Kant : faire tourner la pensée autour des objets qui lui donnent seuls son sens. Une façon comme une autre, cent cinquante ans après Marx, de rematérialiser la pensée politique — mais autrement.

Dès que l'on opère un tel recentrement, dès qu'on fait tourner l'impossible et indéfinissable politique autour de ses objets, dès que l'on pratique — pour emprunter à la programmation l'une de ses belles métaphores — une politique *orientée objet*, une autre voie s'ouvre pour la définition même du politique. Et d'abord on s'aperçoit, en quelque sorte par contrecoup, à quel point la pensée ou la théorie politique était asymétrique, toujours préoccupée des seuls sujets — sujets de droit, citoyens représentés, élus — et des liens qu'ils établissent entre eux — débats,

procédures, conflits. De l'objet de ces débats, des raisons qui faisaient que les citoyens voulaient conquérir des droits, des enjeux de ces conflits, bref du *contenu* de ces affaires, on ne savait finalement pas grand-chose. Forcément, puisqu'on faisait de la politique une affaire d'humains « entre eux » en laissant soigneusement de côté ce dont ces humains se préoccupaient et qu'on appelle ici du terme générique (et pas très heureux je le reconnais) de non-humains.

La question que posent ces textes est la suivante : en faisant l'hypothèse d'une politique orientée objet, que peut-on apprendre de nouveau sur la nature même du politique ?

On se tromperait à mon avis si l'on abordait ces textes pour découvrir comment la politique *s'étend* aux alertes épidémiologiques (November), aux démonstrations de logiciels (Rosental), aux statistiques agricoles (Didier), au pistolet Taser™ (de Bellaing) ou aux lingettes de ménage (Debourdeau) — pour prendre les exemples réunis ici. Une telle lecture reviendrait à ignorer ce qu'a d'innovant le fait pour la pensée politique de tourner *autour* des objets. On considérerait qu'il existe d'abord un monde politique, des forces politiques, des idées politiques, bref une institution connue de tous, et l'exercice consisterait ensuite à mener cette institution jusque dans les affaires ignorées de ceux qui, par ignorance, par calcul, par mauvaise conscience, par lâcheté, par dissimulation, ignorent qu'ils font bel et bien de la politique — oui, même avec des lingettes de ménage, même avec des statistiques. « Tout est politique. » C'est amusant de le vérifier chaque fois sur des exemples nouveaux, mais, enfin, cela ne surprendra personne.

Les auteurs de cette partie pratiquent, me semble-t-il, le mouvement inverse : c'est parce que nous ne parvenons à nous entendre ni sur la nature, ni sur le contenu, ni sur la limite du politique qu'il vaut mieux se saisir des objets de dispute pour ensuite en tirer des leçons sur les divers modes de composition, ou mieux, de recomposition continue du politique. Comme si chaque objet possédait en petit, sous des formes chaque fois différentes, tous les ingrédients que l'institution politique (et ensuite la « science politique ») recueillait en bloc. Si je puis me permettre cette métaphore vineuse, la pensée politique est aux objets ce que le cognac est aux raisins, le résultat final et tardif d'une distillation certes excellente — surtout quand elle a vieilli en fût de chêne —, mais qui éclaire très peu sur ses origines et, surtout, sur le procès de distillation...

Si le lecteur accepte cette présentation des textes, il faut d'abord qu'il les lise selon une progression qui pourrait aller du plus évident au moins évident. Que l'on équipe la police avec des pistolets Taser™ et que cet équipement fasse polémique, voilà qui ne peut étonner personne : police, polémique et politique, c'est tout un. Que la construction d'un

vaste appareil statistique dans l'entre-deux-guerres, aux États-Unis, appartienne aussi à la « sphère » du politique, voilà qui ne surprendrait que les plus positivistes des mathématiciens, mais qui est déjà, si j'ose dire, plus recherché, plus ésotérique en tout cas. Que l'organisation d'une cellule de veille à l'OMS à Genève s'attache à rassembler les rumeurs sur les épidémies dans les grandes langues du monde de façon à préparer la mise en alerte des États, on le conçoit déjà moins bien, même si la préservation de la santé fait partie depuis des siècles de l'exercice de la souveraineté. Mais que des lingettes de ménage ou que des démonstrations de logiciel suscitent un vif débat, voilà qui est plus surprenant. Bref, l'effet de surprise qu'il importe de prendre en compte dans une discussion du politique va varier selon les objets.

Mais ce n'est pas finalement ce degré de plus ou moins grande surprise qui compte dans ces analyses, car ce qui nous intéresse le plus — c'est là le point capital, là où est la véritable nouveauté — ce sont les *détails*. Oui, le Taser™ doit évidemment susciter la polémique entre ceux qui voient dans ce pistolet la solution au monopole « sans violence » de la violence et ceux qui voient dans cette fausse non-violence une perversité et donc une violence de plus. Mais il est beaucoup plus intéressant de se plonger dans les plis techniques de ce pistolet, plis dont les subtilités égalent celles du droit constitutionnel ou de la réglementation des assemblées. Pour s'assurer que le policier engagé dans l'action l'utilise à bon escient, une caméra se déclenche automatiquement — sauf qu'il est évidemment possible d'obturer du doigt la caméra pour éviter ce contrôle supplémentaire du caractère « correct » de l'action (à moins d'y ajouter, détail supplémentaire que l'auteur ne dit pas, un jet de confettis qui permet d'inonder la scène du crime au cas où le policier voudrait déguiser l'emploi qu'il en a fait).

Ce qui compte, c'est que la question a changé de sens : on ne se demande plus si la négociation des détails indéfinis du pistolet et de ses conditions d'emploi est technique ou politique, mais s'il existe une solution de compromis, à la fin d'une dispute vive, pour redéfinir la force policière et l'emprise qu'elle a le droit d'avoir dorénavant sur les corps. Il n'y a pas une politique qui « s'appliquerait » au pistolet, mais autant de polices et de politiques qu'il y aura d'étapes dans les transformations — et sophistications successives — du pistolet. En s'intéressant aux détails de l'objet on n'a pas simplement, par pure érudition, allongé la liste des ingrédients du politique : on en a *modifié* la composition possible. On a ouvert la voie à de possibles compromis et donc à des accords possibles. Sans les détails du pistolet, il y a ou il n'y a pas de *modus vivendi*.

Cette inversion de ce qui explique et de ce qui doit être expliqué, ainsi que le profit que l'on peut tirer du passage par les détails se retrouvent dans tous les exemples assemblés dans cette partie. Mais particulièrement

dans le chapitre d'Emmanuel Didier sur les statistiques et de Valérie November et Katia De Conto sur la cellule de crise de l'OMS. Car ici, c'est la notion même de gouvernement *représentatif* qui est en jeu. C'est sur ce sujet que l'asymétrie de la théorie politique dont je parlais plus haut est la plus flagrante. Il existe des milliers de volumes sur la nature, l'histoire, la crise du gouvernement représentatif, terme par lequel on désigne toujours le problème de représenter les humains et de leur donner des mandataires. Soit. Excellent. Bravo. Beaucoup de gens sont morts pour cette noble cause. Mais qu'en est-il des canaux par lesquels on doit représenter *ce dont* il s'agit de parler et *ce sur quoi* il s'agit de décider, une fois les fameuses assemblées réunies ? Vous pouvez bien avoir la merveilleuse Constitution américaine, cela ne vous dira toujours pas comment on fait pour savoir quelle quantité de soja a été récoltée cette année dans le Minnesota. Et pourtant de quoi pourront bien discuter les malheureux sénateurs si nous ne disposons pas des statistiques agricoles ? Simples détails. Questions d'experts. Personne n'est mort pour cela sur aucune barricade au cours de l'histoire. Mais que d'inventions en cartographie, en probabilité, en dispositif d'enquêtes, en médias pour parvenir à rendre ce problème-là « représentable ». Si l'on doit parler de représentation, il faut bien conjoindre ces deux branches du véritable gouvernement représentatif, de la seule véritable constitution, celle qui précise qui est assemblé et comment, mais aussi de quoi l'on va parler et comment on le sait.

Ce projet d'une politique orientée objet, ce fut celui, bien sûr, du pragmatisme, mais je ne crois pas que les « pragmata » autour desquels, selon Walter Lippmann<sup>1</sup> puis John Dewey<sup>2</sup>, devait se mettre à tourner la politique se fussent révélés avec cette clarté sans la sociologie des sciences et des techniques (on me pardonnera ce chauvinisme). C'est à la philosophe hollandaise Noortje Marres que l'on doit ce fier slogan : « *no issue, no politics*<sup>3</sup> » ; et à l'un des fondateurs des *science studies*, Donald MacKenzie, cette extension formidable de l'exigence démocratique : « Pas d'innovation sans représentation<sup>4</sup>. » Les auteurs réunis ici ont montré la fécondité de ce projet commencé avec la première branche du gouvernement représentatif — les humains — et continué aujourd'hui dans la seconde — les non-humains.

- 
- 1 Walter LIPPMANN, *Le Public fantôme* (trad. fr. Laurence Décréau avec une introduction de Bruno Latour), Demopolis, Paris, 2008.
  - 2 John DEWEY, *Le Public et ses problèmes* (trad. et préfacé par Joëlle Zask), Gallimard, « Folio », 2010.
  - 3 Noortje MARRES, « No Issue, No Public. Democratic deficits after the displacement of politics », PhD de philosophie, université d'Amsterdam, 2005.
  - 4 Donald MACKENZIE et Judy WAJCMAN, *The Social Shaping of Technology*, Open University Press, Milton Keynes, 1999.